

Note pour un portrait de Louis Bancel

Boris Taslitzky

Ce fut en 1948 que Louis Bancel s'en vint rejoindre les adhérents de l'Union des Arts Plastiques, à cette époque grande organisation de peintres et de sculpteurs. Elle était issue de la Résistance.

D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, solide, d'une élégance naturelle sans la moindre affectation, d'une voix tranquille, d'un visage très structuré, il suggérait immédiatement une grande sympathie, s'exprimant dans un langage châtié d'où émanait une forme d'enthousiasme dont la nature révélait un raisonnement fort contrôlé. Il avait 22 ans, nous venait de Lyon où il avait fait de très sérieuses études sous la direction du sculpteur Descombes.

Il s'était installé à Paris dans un atelier de l'île Saint-Louis, au rez-de-chaussée d'un immeuble ancien. Son local assez vaste prenait un jour avare dans l'ombre du Quai d'Anjou. Sur les sellettes et les étagères s'exposaient des sculptures de petits formats en plâtre, en terre cuite ou taillées dans la pierre, d'où émanait le spectacle singulier d'une maîtrise de facture et de pensée plastiques fort rare chez un artiste d'une telle jeunesse. La surprise provenait du fait que malgré leurs tailles si réduites, elles donnaient l'impression de la monumentalité. S'imposait alors la certitude que l'auteur avait déjà la carrure d'un statuaire auquel ne manquaient que les moyens matériels de réalisation. En ces temps-là, il subsistait péniblement en donnant quelques leçons de mathématiques ou en s'astreignant à divers petits boulots.

Il faut croire aux miracles, à ceux que font les hommes. Ce fut ce qui se produisit bientôt lorsque les dirigeants de l'Association Buchenwald-Dora, ayant décidé d'élever au cimetière du Père Lachaise, un monument à la mémoire des victimes du camp nazi, contactèrent Louis Bancel et lui demandèrent de concevoir le projet d'une sculpture de très grande dimension. Ils eurent le tact de ne lui imposer aucun programme et prirent la décision de l'inviter chacun chez soi à partager un repas au cours duquel ils racontèrent ce qu'ils avaient vécu, faisant toute confiance à la compréhension et au pouvoir

d'analyse de ce jeune artiste, ancien combattant, à 18 ans, de la Résistance dans les maquis du Vercors.

Louis Bancel modela en terre une maquette composée de trois personnages squelettiques, bel hymne plastique à la souffrance, à la dignité, à la solidarité des combattants déportés. Il lui fallut à la concevoir un temps qui parut assez long à la curiosité et à l'impatience de l'Association, mais ce fut, à l'unanimité, que le projet fut accepté.

Ce premier grand monument est unique et comme à part dans l'œuvre de Louis Bancel par son sujet et par sa forme. Il est à la fois superbe et terrible. Superbe de forces plastiques, terrible dans sa dénonciation de l'horreur nazie et cependant totalement fraternel dans l'expression déchirée des enchaînés invincibles.

Ce fut à partir de l'existence de ce monument qui révéla sa maîtrise à l'attention publique, que s'ouvrirent les possibilités d'obtenir d'autres commandes dans un climat de confiance et de liberté créatrice envers ce jeune artiste qui venait de façon éclatante de faire ses preuves.

S'il avait si totalement su exprimer l'épopée dramatique, son tempérament réel le poussait du plus profond de lui-même à la création d'œuvres nouvelles clamant le bonheur d'une renaissance dans la nation pansant ses plaies. Alors allaient naître ces sculptures à la force offerte comme une caresse dans la grâce et l'aisance que l'on a l'irrésistible désir de prendre en main avec volupté.

Travailleur infatigable, toujours heureusement insatisfait, attentif à ne jamais se contenter de ce qui peut apparaître comme une esquisse séduisante par son inachèvement, chacun de ses travaux se caractérise par son aspect fini, poli, donné à voir comme un fruit mûr. Jamais il ne laisse aucune chance au hasard. Ses œuvres s'imposent par une affirmation incontestable, mais offerte dans un sourire d'affection et de respect. Elles se présentent comme taillées dans une seule masse dont toutes les faces obéissent à un rythme général propre à obliger le spectateur à en faire le tour, belles dans tous leurs aspects aux volumes en mouvements circulaires. Leurs dimensions, fussent-elles grandes comme la main, paraissent monumentales.

Quelques villes lui ont donné l'occasion de s'exprimer sur la place publique. À Saint-Ouen se dresse à l'entrée du Château, la très belle et élégante effigie d'une jeune femme nue qu'il a dénommée *Vénus*. Vénus ? Pourquoi pas, si c'est là le nom symbolique de l'éternelle jeunesse de la beauté féminine. À Paris, boulevard Blanqui, taillée dans la pierre, une « *femme assise* » de très grande dimension, orne l'allée centrale de deux ensembles d'habitations. À Argenteuil, Sartrouville, Évry, se situent des monuments consacrés à l'enfance, l'un des sujets

favoris, avec les maternités si constamment traitées ainsi que tous les admirables nus féminins qui jalonnent son œuvre et chantent si haut et si bien ce que fut le bonheur de sa vie familiale.

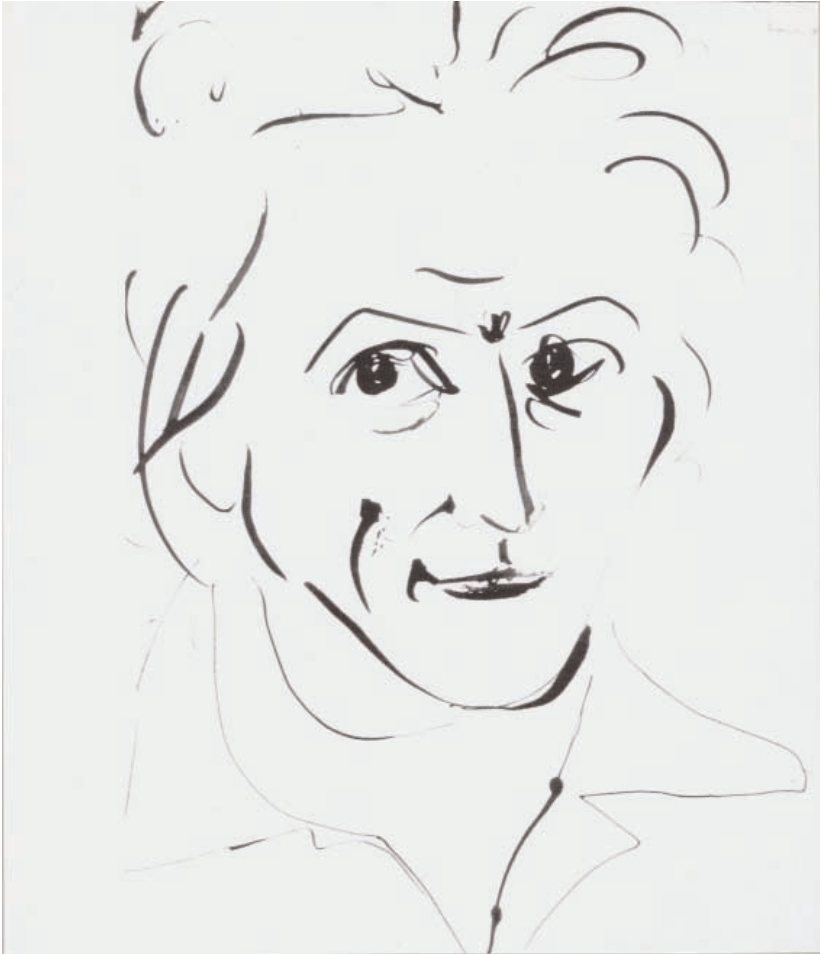
Plus son art s'épanouit, plus la forme se simplifie en s'amplifiant dans une profonde respiration plastique. Elle dit son amour de la vie, de tout ce qu'il aime, de tous ceux qui lui sont proches. Il a dit : « *Ce qui m'intéresse c'est la vie. J'ai envie, c'est vrai, de dire, de raconter ces émotions-là, c'est très modeste comme ambition. Ou du moins, ça a l'air modeste.* »

Louis Bancel est de la lignée de ces sculpteurs majeurs, Laurens, Lobo, leur cadet mais leur égal, original, unique.

Il est mort le 2 décembre 1978, à 52 ans, léguant une œuvre dont la parfaite harmonie défie l'usure du temps.

Boris Taslitzky

publié dans le n° 26 de *Faites entrer l'Infini*
décembre 1998



Louis Bancel, *Autoportrait*, encre, coll. part.